

*Élizabeth Chalier-Visuvalingam*  
School of the Art Institute of Chicago

**POLYPHONIE ET VÉRITÉS MULTIPLES,  
LA VILLE EN SES MURS D'ESTHER DAVID :  
IDENTITÉ ET ALTÉRITÉ DE FEMMES DE L'INDE**

“Polyphony and Multiple Truths, *The Walled City*, by Esther David, Identity and Otherness of Indian Women”

**SUMMARY** – In *The Walled City*, Esther David tells the story of three generations of women from the Bene Israel. The author, who belongs to this Indian Jewish community, lives in city of Ahmedabad, which was fortified in the fifteenth century. Esther David animates a constant dialogue between Jewish and Indian tradition, self and other, masculine and feminine, between the universal and the particular. Esther David's books, in particular *The Walled City*, emphasize that the meeting of cultures, in all its complexity, is an asset that does not threaten identity but reveals the otherness of self and others.

**KEYWORDS** – Esther David, *The Walled City*, polyphony, Indian Jewish community

„Polifonia i wielość prawd, *The Walled City* Estery David, tożsamość i inność kobiet indyjskich”

**STRESZCZENIE** – *Miasto murem otoczone* Estery David opowiada historię trzech pokoleń kobiet z Bene Israel. Należąca do tej indyjsko-żydowskiej wspólnoty autorka mieszka w Ahmedabad, miście zbudowanym w XV wieku. Prowadzi ciągły dialog pomiędzy: tradycją żydowską i indyjską, własną osobą a innymi, tym co męskie i tym co żeńskie, tym co uniwersalne i tym co specyficzne. Jej książki, a zwłaszcza *Miasto murem otoczone*, podkreślają, że spotkanie kultur, w całej swej złożoności, jest zjawiskiem wartościowym, które nie zagraża tożsamości, lecz pozwala odkryć różnice pomiędzy sobą a innymi.

**SŁOWA KLUCZOWE** – Esther David, *Miasto murem otoczone*, polifonia, wspólnota indyjsko-żydowska

*À la mémoire de M et de ses frères à qui nous aurions aimé poser tant de questions.*

## **1. Ahmedabad, ville cosmopolite en ses murs**

Esther David s'inscrit dans la littérature indienne de langue anglaise et gujarati<sup>1</sup>. Son œuvre fait surtout connaître la communauté des Bene Israël<sup>2</sup> dont

---

<sup>1</sup> Langue parlée par 36 millions d'habitants alors que le hindi, langue nationale, est parlé par 300 millions d'habitants, sur ce point voir C. Le Blanc, *Histoire de la littérature de l'Inde moderne*, Paris, collection Ellipse, 2006, p. 6.

<sup>2</sup> Les Bene Israël résident majoritairement dans la région de Mumbai et du Gujarat. Ils y sont actuellement 5000 et 60.000 en Israël. Leur arrivée en Inde remonterait à 175 avant l'ère

elle fait partie. Esther David réside dans l'état du Gujarat à Ahmedabad où la pluralité linguistique illustre la diversité des habitants qu'elle abrite. Cette diversité est non seulement représentée par les langues qu'on y parle mais par des représentations spatiales telles des temples hindous, des mosquées, des synagogues, des églises, *etc.* La ville d'A Ahmedabad est une ville cosmopolite où se côtoient Hindous, Jains, Musulmans, Chrétiens, Juifs, Parsis (Zoroastriens), qui essaient de vivre dans l'harmonie. Mais Ahmedabad a été aussi témoin de grandes violences qu'illustre également *La Ville en ses murs*. Néanmoins la thématique de la violence inter-communautaire est surtout développée dans les deux derniers livres d'Esther David<sup>3</sup>.

Comme le titre, *La Ville en ses murs*, l'indique, Ahmedabad est une ville fortifiée, entourée de murs avec douze portes, située sur les bords de la rivière Sabarmati. Cette « ville en ses murs » représente l'Inde dans toute sa diversité. Mais ces murs symbolisent aussi la séparation entre les différentes communautés. Celles-ci, par exemple, observent l'endogamie. De telles pratiques peuvent conduire au drame comme celui de Subhadra, l'amie de la narratrice dans *La Ville en ses murs*. Les murs sont alors la métaphore des interdits, des limites imposées par les différentes communautés. Mais il y a aussi des brèches dans ces murs représentées par les douze portes où peuvent alors se glisser d'autres possibilités qu'Esther David nous raconte.

## 2. Les émeutes de 2002, la protection des murs

Les émeutes communautaires entre musulmans et hindous de février 2002 évoquées dans *La Ville en ses murs* soulignent aussi que ces murs peuvent être des obstacles. La partition de l'Inde et du Pakistan en 1947 a laissé des traces indélébiles<sup>4</sup> qui alimentent le communalisme encore de nos jours en Inde entre les musulmans et les hindous surtout mais aussi parfois entre hindous et chrétiens. Le fondamentalisme hindou a fomenté des troubles dès l'indépendance de l'Inde.

---

chrétienne, voir É. Chalié-Visuvalingam, « Les juifs en Inde », in : *Encyclopedia Judaica*, Éditions du Cerf, Paris, 1993, p. 1312-1322. Il y a deux autres communautés juives en Inde, la communauté juive de Cochin (au Kérala) et la communauté des Bagdadi à Mumbai mais surtout à Kolkata (Calcutta).

<sup>3</sup> E. David, *Shalom India Housing Society*, New York City, The Feminist Press, 2009 ; et *The Man with Enormous Wings*, Penguin Books India, 2010. Les autres livres d'E. David sont : *La Ville en ses murs*, traduit de l'anglais par S. Terangle, Paris, Picquier, 1998 ; *By The Sabarmati. Stories*, Penguin Books India, 1999 ; *Rachel*, in : *Les Belles Étrangères. 20 écrivains indiens*, Paris, Éditions Philippe Picquier, 2002, p. 89-99 ; *Book of Esther*, Penguin Viking, India, 2002 ; *Book of Rachel*, Penguin Viking, India, 2006 ; *Le Livre de Rachel*, traduit de l'anglais par S. Terangle, Paris, Éditions d'Héloïse d'Ormesson, 2009.

<sup>4</sup> Voir le livre d'U. Bhutalia, *Les Voix de la partition Inde-Pakistan*, traduit par Fr. Bouillot, Paris, Actes du Sud, 2002.

Rappelons que Gandhi a été assassiné par un hindou extrémiste, Nathuram Godse<sup>5</sup>. Dans ce paysage de violence, les communautés juives indiennes se trouvent confrontées à une question identitaire fondamentale. Elles ne se reconnaissent dans aucune de ces communautés mais les hindous les associent le plus souvent aux musulmans. En effet, comme les musulmans, les Bene Israël sont monothéistes et circoncis. Les synagogues sont associées aux mosquées, à tel point que c'est parfois le même mot en langue vernaculaire qui les désigne. Les derniers attentats de Mumbai (Bombay) et celui très récent de Pune ont ravivé les tensions entre communautés<sup>6</sup>. Durant ces violences, les murs qui entourent la ville s'effondrent et deviennent les murs des Lamentations<sup>7</sup>. Esther David explique la métamorphose terrifiante de la ville en ces termes :

Couvre-feu, émeutes, sang répandu. Torrents de larmes qui nous séparent. Des murailles de la vieille ville ne subsiste à présent qu'un tas de briques effondrées. Pour moi, c'est le mur des lamentations d'Ahmedabad, témoin des pleurs de son peuple. Sauf que personne ne s'y rend en pèlerinage, personne n'y prie pour invoquer une aide suprême<sup>8</sup>.

La narratrice poursuit la description de cette métamorphose :

Le couvre-feu serpente d'un portail à l'autre, comme un python étrangleur qui se glisserait entre les lourdes bottes militaires, les armes, les canons à eau, les gaz lacrymogènes. Aucune circulation sur les routes et ce silence est lourd de menaces. Qui est la victime, qui est l'agresseur ? Nul ne le sait. La Sabarmati devient l'axe central d'un bien curieux exode. Des familles cherchent un lieu pour se mettre à l'abri. La rivière nous sépare de la vieille ville, comme elle nous avait autrefois coupés de Mamie. Des questions se bousculent sans cesse dans nos têtes. Qu'est-ce qui est bon pour nous ? Où trouver un peu de sécurité ? Le conflit nous gouverne<sup>9</sup>.

On voit ici que l'histoire des Bene Israël s'inscrit dans l'histoire de l'Inde et la narration est comme une mise en abyme de celle-ci. Esther David crée ainsi un lien profond entre littérature et histoire, l'écriture de l'histoire coloniale et postcoloniale à travers l'histoire d'une communauté minoritaire. La narratrice indique implicitement par l'intermédiaire de Daniëlda, le grand-père de l'héroïne, la présence coloniale quand elle écrit : « Être comme les Anglais, voilà l'obsession de mon grand-père Daniel. Il a travaillé pour une compagnie dirigée par des

<sup>5</sup> Voir É. Chalier-Visuvalingam, « L'Ailleurs de l'Autre dans le récit de Soi : L'autobiographie de Mohandâs Karamchand Gândhî », in : *L'Ailleurs de l'Autre. Récits de voyageurs extra-européens*, sous la dir. de Cl. Le Blanc et J. Weber, Presses Universitaires de Rennes, collection « Enquêtes et documents », 2009, p. 85-97.

<sup>6</sup> Voir note 3.

<sup>7</sup> La narratrice fait évidemment allusion au mur des Lamentations à Jérusalem, appelé aussi le Kotel (en hébreu le mur), vestige du second temple, détruit par les Romains en 70 après J.C.

<sup>8</sup> E. David, *La Ville en ses murs*, op. cit., p. 171.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 172.

Britanniques et a fait siennes les manières de ses patrons. Mais curieusement, les us et coutumes indiennes semblent le fasciner tout autant »<sup>10</sup>.

Les émeutes d'Ahmedabad démontrent clairement qu'il règne un équilibre précaire entre ces communautés. Les femmes hindoues et musulmanes<sup>11</sup> sont les plus vulnérables, et les femmes décrites dans les œuvres d'Esther David se demandent comment maintenir la paix si ce n'est en assurant un lien de parole, une certaine unité de parole qui peut conduire à un au-delà du conflit. Ainsi la sœur de la mère de la narratrice déclare-t-elle: « Je ne suis ni juive, ni musulmane, je suis un être humain tout simplement »<sup>12</sup>.

### 3. Trois générations de femmes

Dans *La Ville en ses murs*, s'entrecroisent trois générations de femmes, la grand-mère, la mère et l'héroïne. La narratrice dont on ignore le nom raconte l'histoire de son enfance jusqu'à l'âge adulte où elle décide de ne pas se marier afin de vivre indépendante, représentant sans doute le destin de l'Inde.

Daniëlda, le grand-père, Leah, la grand-mère, et Gérard, le grand-oncle de l'héroïne, appartiennent à la génération précédente. Les parents de l'héroïne, ses tantes Hannah, Jerusha, Queenie, ses oncles Menachem et Emmanuel représentent la nouvelle génération. L'oncle Menachem est ainsi influencé par la recherche de la vérité (Satyagraha) de Gandhi. La génération de l'héroïne inclut ses cousins Samuel et Malka. Cette génération de la modernité a des choix nouveaux à faire, tels l'immigration en Israël qui leur offre, leur semble-t-il, plus d'éducation, plus de liberté.

Naomi, la mère de l'héroïne, représente sans doute la transition, le point d'articulation entre les générations et les autres. En effet, Naomi est la seule femme qui travaille et qui se trouve ainsi confrontée tous les jours à d'autres personnes qui n'appartiennent pas à sa communauté et qui est indépendante, comme l'explique la narratrice: « Elles [Mamie et Tatie Hannah] n'ont jamais pu s'habituer à l'idée que Naomi travaille à l'extérieur, gagne un salaire, alors qu'elles-mêmes dépendent des hommes pour la moindre dépense. En somme, les femmes de la famille jugent Mère beaucoup trop indépendante, mais en même temps, elles l'ont toujours un peu jalouée »<sup>13</sup>.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>11</sup> Ce qui explique que « Mani a deux noms, Mani et Mumtaz. Tout comme mon grand-oncle, Shamaji Samuel Dandekar, notre héros familial [...]. Il était très courant à l'époque des tensions intra-communautaires de donner deux prénoms aux enfants afin de dissimuler leurs origines ». *Ibid.*, p. 117-118.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 13.

#### 4. Les femmes Bene Israël et les autres : l'hospitalité et le goût de l'Inde

Malgré les conflits importants dépeints dans *La Ville en ses murs*, se dessine pourtant une harmonie créée principalement par les femmes, par leur hospitalité. L'hospitalité dans le sens où Derrida l'explique :

Laisser le passage à l'autre, au tout autre, c'est l'hospitalité. Une double hospitalité : celle qui a la forme de Babel (la construction de la tour, l'appel à la traduction universelle mais aussi à la violente imposition du nom, de la langue et de l'idiome) et celle (une autre, la même) de la *déconstruction* de la tour de Babel. Les deux desseins sont mus par un certain désir de communauté universelle, au-delà du désert d'une aride formalisation, c'est-à-dire au-delà de l'économie même. Mais les deux doivent traiter avec ce qu'elles prétendent éviter : l'intraitable même<sup>14</sup>.

Il n'y a pas imposition du nom dans *La Ville en ses murs*, c'est sans doute pourquoi la narratrice n'en a pas, elle est plutôt l'écho infini, oscillation constante entre plusieurs langues, plusieurs modes de vie, polyphonie où l'identité se révèle.

Les femmes expriment aussi leur sens de l'hospitalité surtout dans les mets qu'elles offrent à leur hôte. La narratrice précise que les femmes maintiennent « Les règles alimentaires de la cuisine traditionnelle juive [...] Dans cette maison [...] on ne fait pas mariner la viande dans le lait caillé »<sup>15</sup>. Mais la narratrice a aussi beaucoup de goût pour la cuisine indienne végétarienne : « Mes doigts resteront longtemps imprégnés de l'arôme du dal gujarati, du riz basmati, du curry de pommes de terre et des mangues confites sucrées-salées »<sup>16</sup>.

Les femmes Bene Israël en Inde offrent l'hospitalité non seulement à leur famille mais aussi à des membres d'autres communautés, c'est alors que la délimitation des frontières devient beaucoup plus subtile. C'est ainsi que l'explique Derrida :

Le passage du seuil reste toujours un pas de transgression... Tout se passe comme si l'hospitalité était l'impossible : comme si la loi de l'hospitalité définissait cette impossibilité même, comme si on ne pouvait que la transgresser, comme si *la loi* de l'hospitalité absolue, *inconditionnelle*, hyperbolique, comme si l'impératif catégorique de l'hospitalité commandait de transgresser toutes *les* lois de l'hospitalité, à savoir les conditions, les normes, les droits et les devoirs qui s'imposent aux hôtes et aux hôtesse, à ceux ou à celles qui reçoivent l'accueil. Réciproquement, tout se passe comme si *les* lois de l'hospitalité consistaient, en marquant des limites, des pouvoirs, des droits et des devoirs, à défier et à transgresser *la loi* de l'hospitalité, celle qui commanderait d'offrir à l'*arrivant* un accueil sans condition<sup>17</sup>.

<sup>14</sup> J. Derrida, *Sauf le nom*, Paris, Galilée, 1993, p. 102-103. Les italiques sont celles de Jacques Derrida.

<sup>15</sup> E. David, *La Ville en ses murs*, op. cit., p. 16.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>17</sup> A. Durfourmantelle, *Anne Durfourmantelle invite Jacques Derrida à répondre. De L'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 71. Les italiques sont celles de Jacques Derrida.

Ces femmes illustrent fort bien cette phrase de Levinas<sup>18</sup> : « L'essence du langage est amitié et hospitalité ». Mais se demande Derrida :

Il nous est toutefois arrivé de nous demander si l'hospitalité absolue, hyperbolique, inconditionnelle, ne consiste pas à suspendre le langage, un certain langage déterminé, et même l'adresse à l'autre. Ne faut-il pas aussi soumettre à une sorte de retenue la tentation de demander à l'autre qui il est, quel est son nom, d'où vient-il, *etc.* ? Ne faut-il pas s'abstenir de lui poser ces questions qui annoncent autant de conditions requises, donc de limites à une hospitalité ainsi contrainte et confinée dans un droit et dans un devoir ? [...] Sans cesse nous guettera ce dilemme entre d'une part, l'hospitalité inconditionnelle qui passe le droit, le devoir ou même la politique et, d'autre part, l'hospitalité circonscrite par le droit et le devoir »<sup>19</sup>.

Ces femmes Bene Israël s'inscrivent dans une hospitalité à la fois inconditionnelle mais aussi circonscrite par le droit et le devoir. En effet, cette hospitalité est inconditionnelle quand elle s'adresse à leur entourage immédiat mais plus circonscrite quand elle s'adresse à leurs voisins hindous, musulmans, chrétiens ou parsis. Cependant cette hospitalité exprime leur souci de l'autre, une brèche, pour reprendre la métaphore filée du livre, dans les murs de soi. Même si paradoxalement, comme le précise la narratrice : « Depuis des siècles, la loi tacite des anciens imposait aux femmes juives de s'effacer »<sup>20</sup>, il n'en demeure pas moins que les femmes des communautés juives indiennes, et particulièrement celles des Bene Israël qui nous intéressent ici, ont joué un rôle fondamental pour le changement et l'ouverture à l'autre.

## 5. Les femmes, tradition et modernité

Il n'est pas étonnant que l'Université de Georges Town à Washington ait été attentive à l'œuvre d'Esther David pour ses cours en « gender studies » car son œuvre, et *La Ville en ses murs* en particulier, explorent aussi l'émancipation des femmes. Le féminisme en Inde est un sujet complexe car le rôle de la femme, contrairement à ce qu'on pourrait penser, a toujours été important. Ainsi si on se réfère au sacrifice védique<sup>21</sup>, le sacrificiant ne peut sacrifier sans qu'il soit marié et qu'il y ait sa femme à ses côtés. On sait aussi l'importance de la

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>20</sup> E. David, *La Ville en ses murs*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>21</sup> Voir Ch. Malamoud, *Féminité de la parole. Études sur l'Inde ancienne*, Paris, Albin Michel, 2005. Voir aussi M. Van Woerkens, *Nous ne sommes pas des fleurs. Deux siècles de combat féministe en Inde*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 40 : « En dépit du fait que Vac, la parole, est féminine et incarnée par la déesse Saraswati, les femmes étaient jusqu'alors condamnées à l'ignorance ».

déesse dans le panthéon hindou<sup>22</sup>. Il n'en demeure pas moins que les femmes en Inde ont dû beaucoup lutter comme ailleurs pour acquérir leur indépendance<sup>23</sup>. Il faut resituer cette lutte également dans l'abandon de la vie villageoise pour une vie urbaine où les modes de vie sont différents et évidemment dans l'histoire de l'Inde, de l'avant et de l'après de la colonisation britannique et de la modernité.

Le premier tableau que donne Esther David indique plutôt une communauté très traditionnelle marquée par des codes vestimentaires stricts :

Chapeaux noirs, fez, turbans, longues barbes et costumes sombres ajustés dominent la photo de famille. Les ancêtres nous regardent, tête penchée. Les fillettes sont vêtues de longues robes amples, avec de gros nœuds dans les cheveux et des colliers en perles de verre autour du cou. Les femmes portent le sari de huit mètres, noué entre les jambes, à la mode du Maharashtra. Elles portent des anneaux dans le nez et de lourds bracelets de chevilles. Sous les manches plissées de leurs corsages, des bijoux brillent à leurs poignets. Je me demande où nous, les enfants plus jeunes, allons trouver une place dans le portait familial. La famille est comme un énorme banian ; nous, nous sommes les oiseaux juchés sur ses branches<sup>24</sup>.

La narratrice se demande à juste titre comment trouver sa place dans cette société si rigide. Elle sait que les femmes de la génération de sa grand-mère sont encore très peu éduquées :

Nous lui demandons d'écrire son nom et elle glousse comme une petite fille. Elle ne sait pas écrire. Comme la plupart des femmes indiennes de sa génération, elle n'est jamais allée à l'école. Tatie Hannah a honte de sa belle mère qui signe avec le pouce et elle se vante de ses propres connaissances en anglais et en français. Mais Mamie nous en bouche un coin en récitant sans accroc des prières en hébreu. Elle insiste pour que nous les répitions après elle et nos lèvres suivent docilement les siennes<sup>25</sup>.

La narratrice souligne alors l'importance de l'éducation qui va permettre aux femmes de se libérer. Dans *Le Livre d'Esther*, par exemple, Jerusha, la tante de l'héroïne, devient médecin et assume toutes les responsabilités à la mort de son père<sup>26</sup>.

---

<sup>22</sup> Voir É. Chalier-Visuvalingam, "Bhairava and the Goddess. Tradition, Gender and Transgression", in : *Wild Goddess in India and Nepal*, édité par A. Michaels, C. Vogelsanger et A. Wilke, Bern, Peter Lang, 1996, p. 253-302.

<sup>23</sup> Voir S. Tharu et K. Lalita, *Women Writing in India: 600 BC to the Early Twentieth Century*, New-York, The Feminist Press, 1990 ; et D. Hoeltgen, *Inde, la révolution par les femmes*, Paris, Éditions Philippe Picquier, 2009.

<sup>24</sup> E. David, *La Ville en ses murs*, op. cit., p. 14.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>26</sup> E. David, *Book of Esther*, op. cit., p. 129.

Cette libération commence aussi par un autre code vestimentaire<sup>27</sup> : « Hannah et Naomi portent le sari version moderne, la pointe drapée sur l'épaule gauche. Elles portent des joncs d'or et de verre au bras droit et de fines montres Rolex au poignet gauche »<sup>28</sup>. De même Rachel, dans *Le Livre de Rachel* : « Rachel était passée du sari de huit mètres à celui de six puis de quatre mètres et voilà qu'aujourd'hui elle portait un ensemble avec un pantalon ! Elle se sentait libre, affranchie et heureuse »<sup>29</sup>.

Esther David est considérée comme une romancière indienne (c'est à ce titre qu'elle fut sélectionnée par le prix Femina en 1998 pour *La Ville en ses murs*), elle puise néanmoins son inspiration dans la vie de ses compatriotes Bene Israël et révèle ainsi une image méconnue de l'Inde. C'est elle qui a introduit les communautés juives indiennes dans la littérature. Même si avant elle, le grand poète Nissim Ézéchiel<sup>30</sup> de la même communauté avait ouvert la voie par ses poèmes. Les thèmes des livres d'Esther David sont donc ceux de sa communauté, celle des Bene Israël dont elle décrit les traditions et les transformations dans le monde moderne. Mais si Esther David décrit ces traditions, elle demeure très critique. C'est bien ce que son héroïne dans *La Ville en ses murs* symbolise en refusant de se marier. Dans *Le Livre d'Esther*, son héroïne se mariera avec un hindou pour défier la tradition. Esther David se joue d'une certaine ambiguïté.

## 6. Identité plurielle et altérité unique

Esther David cherche à rendre visible des femmes qui veulent concilier leur mode de vie avec d'autres qui les entourent. L'héroïne de *La Ville en ses murs* élabore ainsi maints plans pour se trouver avec des personnes de différentes traditions mais paradoxalement aussi avec elle-même. Dans la suite de son œuvre Esther David intitule deux de ses livres avec des noms de femmes : *Le Livre de Rachel* et *Le Livre d'Esther*, toute la trame de l'histoire est alors généalogique et s'inscrit dans le changement et la continuité. Ainsi dans *Le Livre de Rachel*, c'est la fille cadette de Rachel, Zephra, qui apportera le changement en revenant d'Israël pour se réinstaller à Mumbai.

Pour l'héroïne de *La Ville en ses murs*, comme le dirait Montaigne (*Essais*, III, 2), « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition » qui emprunte à Térence « Homo sum, humani nihil a me alienum puto », « Je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger », qui rejoint aussi un pro-

<sup>27</sup> Voir M. Van Woerkens, *Nous ne sommes pas des fleurs*, op. cit., p. 163 : « Car le sari joue un rôle considérable tout au long du cycle de vie féminin ».

<sup>28</sup> E. David, *La Ville en ses murs*, op. cit., p. 28.

<sup>29</sup> E. David, *Le Livre de Rachel*, op. cit., p. 280.

<sup>30</sup> Voir N. Ézéchiel, *L'Homme inachevé*, poèmes traduits de l'anglais par E. Moses, Paris, Buchet / Castel, 2007.



verbe sanscrit « Vasudhaiva Kutumbakam », la terre entière est une seule famille. Cette héroïne cherche ainsi à (re-)trouver l'essence de l'humanité au-delà des différences des genres et des cultures. Seul ce cheminement permet la compréhension de l'autre. Néanmoins comme le précisent les textes sanscrits où se trouve le proverbe cité (*Hitopadesa, Panchatantra*), ce cheminement vers l'autre comme un autre soi requiert un grand discernement. Dans cette perspective, il n'y a donc pas d'affrontement entre les genres, les diverses cultures mais une grande affinité, une profonde compréhension des uns et des autres parce que précisément la compréhension de la vie dépasse ces clivages. Les intentions doivent être très claires et non tronquées pour obtenir quoi que cela soit. Aller vers l'Autre non pas comme un divertissement au sens où Pascal emploie ce mot mais y aller précisément comme un retour à soi.

Esther David écrit pour donner de la voix à la minorité des Bene Israël en Inde, surtout à des femmes pour souligner l'identité spécifique de cette communauté qui cohabite avec d'autres communautés et revendique ainsi des identités plurielles, indienne et juive, sans pour autant renoncer à leur propre histoire dont Esther David retrace la mémoire, la généalogie en particulier dans *Le Livre d'Esther*. L'œuvre d'Esther David, entre autres *La Ville en ses murs*, confère une dimension significative à la question de l'identité, en montrant clairement que l'attachement des Bene Israël à leur communauté ne signifie pas pour autant une hostilité à l'encontre d'autres communautés qui partagent leur espace politique et géographique. Esther David affirme ainsi clairement que la communauté des Bene Israël ne s'est jamais inscrite dans le communalisme mais a toujours su dialoguer avec ses voisins Hindous, Musulmans, Parsis et Chrétiens, même si les événements récents de 2002, 2009 et même 2010 ont été particulièrement difficiles. L'altérité demeure incommensurable.

Esther David traduit, recrée dans une autre langue, celle de la littérature, un discours et un récit qui reflètent la tension et la rencontre des cultures et qui permet de penser l'altérité, la pluralité comme une chance et non comme une menace. La menace serait, à l'opposé, la disparition de la pluralité qui signifierait la disparition de l'être humain.